

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Pape

Serge Lamothe



Numéro 122, été 2015

Tarot : des destins tout tracés ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamothe, S. (2015). Le Pape. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 21–23.

Le Pape

Serge Lamothe

IL Y AVAIT si longtemps qu'il squattait ce banc de parce que personne ne savait au juste depuis combien d'années il y était installé. Pour les enfants du quartier, le Pape avait toujours fait partie du paysage. Il nous observait du coin de l'œil en faisant mine d'étudier la cartographie des nuages, s'enfonçait dans des rêveries opaques ou marmonnait des litanies dans une langue qui, pour nous paraître familière, n'en demeurerait pas moins incompréhensible.



Je venais d'avoir quatorze ans et l'été commençait. J'étais comme n'importe quel gamin de cet âge-là : excité, turbulent, impatient de trouver l'amour, de découvrir le sexe et de voir le monde pour prendre la mesure de mes rêves.

Je ne sais plus très bien pourquoi je me suis approché de lui ce jour-là et me suis assis à l'extrémité de son banc. Geste étonnant qui suscita la curiosité du Pape à mon endroit. D'ordinaire, nous nous tenions à distance de ce personnage hirsute contre lequel nos parents nous avaient mis en garde. Il venait d'avoir une forte quinte de toux et je me rappelle lui avoir offert un peu d'eau. Il a répondu en désignant sa propre flasque posée sur le banc et il m'a décoché un clin d'œil.

Il m'a détaillé de la tête aux pieds. Son visage était incroyablement expressif. Il en est venu à grimacer comme un singe, sans dire un mot, et j'ai pensé que ce devait être ainsi qu'un démon se mesurait à un autre, alors je l'ai relancé avec ma meilleure grimace.

Il a ri et m'a demandé si j'avais une cigarette.

Je ne fumais pas, bien sûr.

— Pas encore l'âge légal, hein ? Tu en apporteras la prochaine fois.

J'avais trouvé sa remarque prétentieuse. Comment pouvait-il savoir que je reviendrais ? Et en vertu de quelle autorité se permettait-il de me commander de lui apporter des cigarettes ?

Sans transition, il m'a demandé si j'étais heureux.

— Êtes-vous heureux, jeune homme ?

Je crois bien que c'était la toute première fois qu'un adulte m'appelait *jeune homme* ! Mais comment voulez-vous qu'un garçon de quatorze ans soit heureux ? Ses parents lui font la vie dure. Les filles sont pour lui un inaccessible Eldorado. Le désir sexuel le taraude mais demeure inassouvi. La maison, l'école, sa vie entière est une prison de laquelle il a perdu tout espoir de s'échapper. Bien sûr, je n'étais pas heureux ! Je me souviens d'avoir passé ce premier après-midi à lui raconter mes malheurs. Le Pape m'a écouté, tantôt impassible, tantôt grimaçant ; il m'a encouragé à poursuivre en émettant de temps en temps une sorte de grognement feutré.

Le lendemain, bien sûr, je suis revenu avec des cigarettes. Il fuma la première en silence, fut pris d'une quinte de toux et me dit, en reprenant son souffle : « C'est bon. »

Cette fois, il me parla de lui, des professions qu'il avait exercées, des pays où il avait séjourné et des gens qu'il avait connus. À ma grande surprise, je découvris que le Pape n'avait pas passé toute son existence à se prélasser sur ce banc de parc. Le récit qu'il me fit de ses aventures me fit rêver.

Il avait débuté en publicité, avait fondé des agences sur trois continents, avant de tout plaquer le jour de ses quarante ans.

Il me décrivit sa rencontre avec l'empereur du Japon et son mariage à l'une des filles du shah avec une telle abondance de détails que je buvais et croyais chacune de ses paroles. Le Pape était un puits de science. Il était fasciné par la physique quantique, les mathématiques, l'évolution, l'atome, l'origine de l'Univers.

Il te décrivait un coucher de soleil sur le Grand Canyon ou le reflet de la lune sur le lac Baïkal, et c'était comme s'y trouver avec lui. Il te citait les plus grands poètes et parlait de

Leonardo, de Picasso, de Cervantes ou de Dante comme s'il les avait connus intimement.

Cet été-là, je suis allé voir et entendre le Pape presque chaque jour. Nous restions parfois jusque tard le soir à discuter de choses merveilleuses et improbables, comme la composition des étoiles, les trous noirs ou la difficulté de gagner le cœur d'une femme.

Au début de l'automne, cette année-là, je me suis enfui de la maison. Je venais d'avoir quinze ans. J'ai voyagé. Pendant trente ans, j'ai voyagé. Je n'ai pas rencontré l'empereur du Japon et je n'ai épousé aucune princesse persane, mais j'ai marché sur les flancs enneigés du mont Fuji San et j'ai joué de la flûte sur les hauts plateaux des Andes ; j'ai aimé des femmes au regard sombre qui te promènent du paradis à l'enfer, aller-retour ; j'ai failli mourir de toutes sortes de maladies que je ne connaissais même pas avant de partir et j'ai bien failli croire que j'étais immortel. Puis je suis revenu dans cette ville de province qui m'avait vu grandir. J'ai appris que le Pape avait levé les feutres quelques mois après mon départ, vers la fin de cet hiver-là.

« Rien à faire. Marre de tout ça. »

Ce sont les mots qu'il a gravés sur son banc quelques jours avant de nous quitter.

On ne peut pas dire qu'il soit très confortable, ce banc. En hiver, ici, c'est même plus que spartiate. Mais j'ai connu bien pire. De bonnes âmes m'apportent régulièrement des paniers de nourriture, des couvertures ou des vêtements chauds.

Le Pape est mort, longue vie au Pape !